CHRISTIAN RIZZO

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL

FONDATION CREDIT COOPERATIF
FONDATION D'ENTREPRISE

67e FESTIVAL D'AVIGNON

7 8 9 10 12 13 14 15 À 18H

GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL
durée 1h10 – *création 2013*

conception, chorégraphie, scénographie et costumes **Christian Rizzo**
musique **Didier Ambact, King Q4** lumière **Caty Olive**
régie générale **Jérôme Masson** régie lumière **Arnaud Lavisse** régie son **Vanessa Court**
régie vidéo **Arthur Le Fol** administration, production et diffusion **Bureau Cassiopée :**
Léonor Baudouin, Mélanie Charreton, Isabelle Morel, Camille Rondeau

avec **Fabien Almakiewicz, Yaïr Barelli, Massimo Fusco, Miguel Garcia Llorens, Pep Garrigues, Kerem Gelebek, Filipe Lourenço, Roberto Martínez** et les musiciens **Didier Ambact, King Q4**

production l'association fragile
coproduction Festival d'Avignon, Théâtre de la Ville-Paris, l'Opéra de Lille, Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse-Midi-Pyrénées, La Ménagerie de Verre (Paris), La Filature Scène nationale (Mulhouse), L'apostrophe Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Centre chorégraphique national de Rillieux-la-Pape
avec le soutien de la Région Nord-Pas de Calais et de la convention Institut français-Ville de Lille, de l'association Beaumarchais-SACD et de l'Institut français dans le cadre du fonds de production CIRCLES
accueil en résidence à l'Opéra de Lille, au Centre chorégraphique national de Rillieux-la-Pape, au Centre chorégraphique national Roubaix Nord-Pas de Calais
avec l'aide du phénix Scène nationale de Valenciennes
remerciements à toute l'équipe de l'Opéra de Lille, à l'Opéra de Lyon, au Théâtre du Nord, au Fresnoy-Studio national des arts contemporains, à Marie-Thérèse Allier, Rostan Chentouf, Sophie Laly, Frédéric Bonnemaison, Catherine Tsékenis et Stéphane Malfettes
l'association fragile est aidée par le Ministère de la Culture et de la Communication DRAC Nord-Pas de Calais
au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique conventionnée et reçoit le soutien de la Région Nord-Pas de Calais, de la Ville de Lille et de l'Institut français pour ses tournées à l'étranger.
De septembre 2007 à juin 2012, l'association fragile/Christian Rizzo a été en résidence à l'Opéra de Lille.

Spectacle crée le 7 juillet 2013 au Gymnase du lycée Aubanel, Avignon.

Les dates de D'après une histoire vraie *après le Festival d'Avignon :*
les 18 et/ou 19 octobre 2013 à Dampfzentrale Bern dans le cadre du Festival Tanz in Bern ; le 30 novembre au phénix Scène nationale de Valenciennes dans le cadre du festival Next ; le 14 janvier 2014 à la Filature Scène nationale de Mulhouse dans le cadre du festival les Vagamondes ; les 11 et 12 février au Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse, en coréalisation avec le TNT, dans le cadre du Festival International CDC ; le 14 février à L'apostrophe Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise ; le 22 mars au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines Scène nationale ; du 9 au 11 avril au Théâtre de la Ville-Paris ; les 11 et 12 juin à l'Opéra de Lille dans le cadre du festival Latitudes Contemporaines.

Entretien avec Christian Rizzo

Quel est le point de départ de votre spectacle *D'après une histoire vraie* ?

Cela remonte à assez loin. Il y a quelques années à Istanbul, j'ai assisté à un spectacle dans lequel soudainement jaillissait un groupe d'hommes se livrant à une danse traditionnelle, complètement effrénée, avant de disparaître aussitôt. Je suis resté bouche bée, dans un état émotionnel intense qui n'avait rien à voir avec les émotions que je ressens habituellement au théâtre. Il s'agissait d'une sensation beaucoup plus brute, archaïque. Celle-ci s'est très vite évaporée, mais je porte encore le souvenir de cet état, qui ressurgit régulièrement dans des situations du quotidien. Je l'ai depuis inventé, surinventé. Cela a créé quelque chose en moi, une petite faille, qui se rouvre désormais souvent. Je me retrouve dans des situations comme des mariages où des groupes d'hommes se mettent à danser et je me dis : « C'est exactement ça ! » De fil en aiguille, j'ai eu envie de questionner cette sensation qu'a pu provoquer en moi cette puissance masculine de groupe, que je n'aime pourtant pas spécialement sur un plateau. Sur scène, je n'aime pas montrer des corps glorieux, je préfère les corps abandonnés, fragiles, se fragilisant. Je me suis retrouvé face à un paradoxe et, par conséquent, avec l'embryon d'un projet. Pour moi, chaque projet commence par un paradoxe.

Votre dernière pièce, *Sakinan Göze Çöp Batar*, était un solo pour un danseur turc, Kerem Gelebek. Existe-t-il un lien entre ces deux spectacles ?

Cet événement à Istanbul a constitué un starter, qui a réveillé autre chose. Le fait que cela se soit déroulé à Istanbul n'est pas anodin. Il s'agit d'une destination qui m'attire beaucoup, où j'aurais sans doute pu vivre. Cela m'a plongé dans un questionnement sur le souvenir et l'ailleurs et, bien malgré moi, sur la Méditerranée, qui fait écho à mon histoire personnelle, puisque j'ai une famille italo-espagnole née au Maroc. Cette histoire intime n'a jamais été un thème, mais elle ressurgit régulièrement : peut-être suis-je en train de chercher, de reconstituer un territoire qui serait le mien, alors même que je ne le connais pas. Si je crée des spectacles, c'est que je me cherche un territoire. Afin d'amorcer le travail sur la pièce, je suis parti avec Kerem Gelebek à Istanbul. Nous avons observé des danses traditionnelles, de clans et nous les avons expérimentées. J'ai souhaité travailler des motifs dansés et j'ai demandé à Kerem d'être le réceptacle de cette banque de données que nous avons constituée ensemble. Je lui ai demandé d'être le porteur d'une matrice à transmettre, même s'il a aujourd'hui le même statut que les autres interprètes sur le plateau.

Qui sont ces autres interprètes ?

Pour cette pièce, je souhaitais travailler avec des gens que je ne connaissais pas. C'est la raison pour laquelle j'ai organisé des auditions. Je voulais vraiment changer mes habitudes, rencontrer de nouveaux interprètes. La majorité des danseurs de *D'après une histoire vraie* sont originaires de pays du pourtour méditerranéen. Il n'y a que des hommes, choisis au regard de petites choses. Je suis très parieur : j'aime beaucoup travailler avec des gens que je n'ai jamais vu danser. Cela me permet de ne pas avoir de projection sur eux. Dans l'annonce de l'audition, j'avais simplement mentionné que la pratique de danses folkloriques était la bienvenue.

Quelle place avez-vous donné à la musique dans cette création ?

Mon folklore à moi, c'est le rock. Les huit danseurs sont donc accompagnés sur scène par deux batteurs, Didier Ambact et King Q4, qui parlent la même langue musicale que moi. La musique procède d'inspirations qui pourraient être antagonistes, telles que « Steve Reich fait du dub » ou « Un groupe de hardcore fait de la musique liturgique ». Je suis à ce croisement-là. Pour des danses minimales sur du djembé, on parle de danse folklorique, alors que par exemple, sur du Steve Reich, elles pourraient être associées à de la danse postmoderne américaine. Le cadre, le point de vue, donnent ou non de la validité aux formes et les rangent dans des catégories telles que « populaire » ou « avant-gardiste ». Je trouve intéressant, dans ce projet, de complètement et constamment déplacer le cadre, le curseur.

La danse est aussi très présente…

C'est en effet une pièce dansée. Je ne l'ai construite qu'avec des corps et des principes chorégraphiques. C'est une danse tellurique, qui creuse le sol en même temps qu'elle cherche l'élévation. Une double spirale qui monte et descend, qui creuse et s'élève. Une danse qui tente de résoudre la question de la gravité, de la chute, non pas en se battant contre, mais en l'acceptant. La question de l'être ensemble est centrale. Les danses à partir desquelles nous avons travaillé sont empruntées au populaire, au sens où elles sont partagées, appropriées par tous. Elles sont avant tout le socle pour une écriture abstraite. La virtuosité ou la performance ne m'intéressent pas : ce que je cherche, c'est créer du lien. *Le Bénéfice du doute*, l'un de mes précédents spectacles, s'achevait sur une danse folklorique interprétée sur une musique techno assez dure. De nombreux spectateurs y ont vu une danse de leur pays : les Bretons de la danse bretonne, les Basques de la danse basque, les Grecs un sirtaki délirant. Il y a toujours dans ces danses des mouvements, extrêmement archaïques, qui réunissent à coup sûr : taper des pieds, lever les bras en l'air, joindre les mains, tourner. L'écriture appartient à une culture, mais le mouvement non. Peut-on inventer une danse folklorique qui ne revendique aucune culture précise, qui ne peut exister que sur un plateau ? Voilà l'enjeu de cette nouvelle création.

Propos recueillis par Renan Benyamina

CHRISTIAN RIZZO

Depuis la création du Bénéfice du doute *en 2012, Christian Rizzo tient ses habitudes à distance : les objets qu'il disséminait sur le plateau sont plus discrets, voire absents, les corps, quant à eux, sont progressivement plus exposés, en même temps que la danse et le mouvement s'imposent plus largement. Les motifs de la chute, de la gravité, de la fragilité font le lien entre ses premières créations, où la scénographie posait un cadre très fort, et ses pièces plus récentes, où les corps, leurs trajectoires et leurs ombres tracent une géométrie toujours très sensible. Plasticien, styliste, musicien, chorégraphe, Christian Rizzo est avant tout un artisan de la scène, qui expérimente et découvre son œuvre en la fabriquant, en la modelant et en la polissant. Sa matière première demeure le corps : celui de ses interprètes, dont le choix procède à la fois de l'intuition et de la nécessité. En amalgamant leurs histoires et les siennes, il propose des fictions abstraites, aux accents lyriques et rock, qui touchent simultanément la collectivité et chacun dans son intimité. Au Festival d'Avignon, il a présenté* Soit le puits était profond, soit ils tombaient très lentement, car ils eurent le temps de regarder tout autour *en 2005, ainsi que trois solos dans le cadre des Sujets à Vif en 2002, 2005 et 2008, puis un autre chorégraphié pour Kerem Gelebek,* Sakinan Göze Çöp Batar*, présenté en 2012.*

&

autour de *D'après une histoire vraie*

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

10 JUILLET – 11H30-12H45 – ÉCOLE D'ART

rencontre avec **Christian Rizzo** et l'équipe artistique de ***D'après une histoire vraie***, animée par les Ceméa

Informations complémentaires sur cette manifestation dans le *Guide du spectateur*.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes, salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.